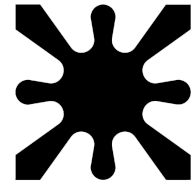


Ski de Forme

Hafid Antar

Les mots et la poésie avaient imprégné mes pensées durant la semaine. L'énergie emmagasinée vagabondait sur la toile dans un premier jet. Jet ski ! Je rajoutais des couches de couleurs au fur et à mesure après m'être réfugié dans ma bulle. Avec une combinaison blanche, un masque et une paire de lunettes, j'évitais les obstacles en slalomant entre les épaisseurs d'acrylique avec des pinceaux plus ou moins fins, plus ou moins larges qui me servaient de bâtons. J'avais l'impression de skier tantôt à plat tantôt en descente et parfois de galérer à tire-fesses. Dans le silence ambiant, je réalisais combien la respiration était essentielle à la précision du trait et à sa bonne direction. J'aimais faire des aplats, des couches et des couches d'impressions et ensuite travailler les détails, les contours. J'aimais les obstacles pour mieux les contourner comme si le fait de rendre les choses compliquées me permettait un laisser-aller dans une quête obsessionnelle, celle de l'impossible perfection. Ce matin-là, quelque chose d'inhabituel s'était produit. Est-ce à ce moment que mon voyage a commencé ? Sans doute.

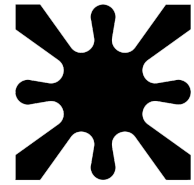
Ce matin-là, il faisait beau. Je m'étais levé à l'aube. La musique de Richard Bona sentait bon le café matinal. Le son de sa basse m'embarquait vers de chaudes contrées d'Afrique. Sur une toile vierge, je me lançais en premier de cordée avec la ferme intention de surmonter l'angoisse de la page blanche. Tapis dans l'ombre, Frison-Roche m'aidait à dépasser l'appréhension, le vertige de la première fois. Suspendu en funambule dans l'immensité de la nature, je défiais ses abîmes, le regard fixé vers les cimes seul face aux éléments. La beauté vertigineuse du ciel pouvait être une menace d'avalanche comme une promesse d'Eldorado. Quelques touches de bleu, subtil mélange d'Indigo, de Persan, d'Azur et de Céleste, et voilà que je retournais au parc Majorelle où nous nous étions rencontrés. Nos voyages défilaient sur des toiles filantes aux couleurs vives comme autant de lucarnes dans les ténèbres d'où jaillissait la lumière. Marrakech, Fès, Essaouira et tant d'autres cités d'Orient apparaissaient dans les nuages et, pour les atteindre et te rejoindre, je construisais des mots en pyramide de ce qui m'avait traversé dans la brume de mes rêves. Au marqueur précédé du crayon, ce que je ne faisais jamais d'habitude, je prenais plaisir à me plonger dans l'espace des lettres qui prenaient forme, se formaient et se transformaient. Je me déplaçais tout autour de la table à l'affût de nouvelles perspectives et de la moindre courbe. De la piste vermillon à la noire, je frôlais le vide. Le médium inflammatoire brûlait en moi en un incendie de lettres, de l'être. Couvre-feu ! Alors que le monde confiné se découvrait un ennemi invisible, je surfais sur un océan multicolore m'arrêtant de ci-de-là sur quelques îlots de quiétude. Je me sentais apaisé dans l'inachevé, la simplicité de ma toile. Et sans que je m'en aperçoive vraiment, alors que le temps restait suspendu par l'intranquillité d'un présent étriqué par une averse discontinue de mauvaises nouvelles, je découvrais un univers assez vaste pour accueillir ma solitude.



Le carton et la plume

Christine Bover

Cinq ans déjà, je revois le grand carton naviguant dans la soute de ma Clio. Je l'appelais cette voiture, mon avion, car je la trouvais légère et que j'ai toujours aimé les avions, beaucoup moins les voitures. Le grand carton était donc arrivé chez moi, porté à bout de bras par Simon, qui l'avait trouvé, transporté puis posé dans mon garage sur une grande malle bleue, ce qui lui conférait une allure d'autant plus imposante, voir envahissante. Combien de voyages et de traversées avait-il pu faire avant celui-ci, je ne saurais le dire. Sa confection épaisse, sa couleur foncée et son poids pouvaient indiquer qu'il était ancien. Il me paraissait blindé. Était-ce pour cette raison que j'avais reculé le moment de l'ouvrir. Je le voyais comme un immense coffre-fort dont je devenais la gardienne, un peu malgré moi, un peu contre mon gré. Simon avait eu cette initiative gracieuse de s'en préoccuper alors que je n'étais pas en état de le faire, que j'aurais pu l'oublier, laisser partir le grand carton à la déchetterie, avec tout son contenu, pour un dernier voyage. Je l'aurais sûrement regretté à la surface de ma conscience ou dans la profondeur de mon inconscience, ajoutant ainsi un manque, une erreur, une faute à la peine qui m'habitait devant le grand vide intérieur, au bord de l'absence de mes parents, partis pour je ne sais quel grand dernier voyage. Nous avions refermé les portes de leur maison et je n'arrivais toujours pas à relever le couvercle du carton. Pourtant j'en devenais sa gardienne, acceptais de l'être. J'écris depuis, en ouvrant une porte, celle d'un aéroport lentement, comme je le fis avec le couvercle cartonneux. J'en avais trouvé la clé, un stylo pour une clé, la mienne, je la vois ciselée d'arabesques, couleur rose dorée, rose de Blida, la ville des roses où je suis née. Ce pourrait être aussi la rame d'un bateau de pêcheur avec son grand filet et le grand carton, une machine à remonter le temps. Il contenait, le carton, des dizaines de petites enveloppes désordonnées et des centaines de photos, datées ou non datées avec quelques indications de lieux. J'y reconnaissais l'écriture de mon père et de ma mère, la première fine et élégante, la deuxième plus ronde et originale. « Sidi Ferruj, 27 Mai 1954 », « Sur la route de Chrea, fin Juin 1954 », « Mai 1955, Bouinan devant un amandier » et encore bien d'autres petites directions à prendre. Je commençais à oublier l'odeur rance du carton. J'entendais son dé clic furtif de machine, ces rouages puis en même temps et en sourdine le bruit de la mer Méditerranée, scintillante dans ces petites enveloppes blanches, mes nouveaux poissons d'avril. J'avançais de surprise en surprise, je remontais le temps, son cours et leur histoire, et la mienne aussi d'ailleurs. Est-ce à ce moment que mon voyage a commencé. Sûrement, probablement, sereinement. Je mettais fin à leur exil consenti dans leurs petites enveloppes. Je retrouvais le chemin des odeurs, d'amandiers en orangers, la saveur des cornes de gazelle (mes madeleines à moi). Et aussi cette lumière de si haute altitude, vertigineuse, aventureuse. Et puis toutes les musiques, le chant du Muezzin, celles aux sons arabo-andalous, celles du gnaoua fascinantes et puis les accents algériens et pieds-noirs, si proches, sans oublier leurs humeurs, si souvent contrastées. Je basculais d'un espace-temps à un autre, du nord de la France vers le nord de l'Afrique, deux nord si différents. En quelques secondes, je retrouvais mes parents et leur jeunesse, des séquences de vie dans un grand carton. Ils avaient connu deux guerres, la seconde mondiale et celle qui longtemps n'en porta pas le nom, celle qui déchira deux peuples en Algérie et parfois aussi les peuples entre eux, celle plus insidieuse qui continue à les diviser. Toutes ces photos de famille avec leurs sourires, ne la disaient pas, ne disaient pas non plus les terreurs, les violences, les peines et les blessures, les départs et les traversées, la fin tant espérée de cette guerre puis notre départ tout à fait consenti vers la France, deux ans après la fin de celle-ci. *Pourtant discrète dans la blancheur de toutes ces enveloppes, j'ai reconnu votre colombe, à vous mes parents. Vous l'aviez nourrie, cachée, protégée, presque secrètement et naturellement pendant toutes ces années de guerre et encore après. Elle me guide maintenant aussi, me rassure, elle est votre héritage.* Justement et surtout en ces moments présents où la traversée du monde est périlleuse, je sais qu'elle est là. Je sais qu'elle m'accompagne à chaque mot que j'écris, pour la paix, pour l'amour. Pour ce voyage en écriture qui avance à la façon d'un premier pas sur la lune.



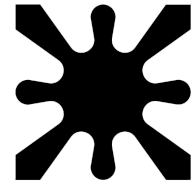
Là ou m'emporte la nuit

Laurent Epry

Le train filait à toute allure, déchirant la nuit de son sifflement mélancolique. À travers la vitre embuée, les lumières éparses d'une ville lointaine apparaissaient et disparaissaient, comme autant de feux follets guidant mon errance. Je ne savais pas exactement où j'allais, ni même pourquoi j'avais entrepris ce périple. Tout ce que je savais, c'était que j'étais en route, porté par une force obscure et impérieuse. La veille encore, ma vie semblait figée dans une routine sans relief. Une succession de jours identiques, ponctués par les mêmes gestes, les mêmes visages, les mêmes silences. Et puis, il y eut cette impulsion soudaine, ce besoin irrésistible de partir. De quitter l'espace clos d'une existence qui me pesait et de m'élancer vers l'inconnu. Mais est-ce à ce moment que mon voyage a commencé ? Peut-être que le véritable départ ne résidait pas dans cet instant où j'avais jeté mon sac sur mon épaule et franchi le seuil de ma porte. Peut-être avait-il débuté bien plus tôt, dans cet élan secret qui mûrissait en moi depuis des années, dans ces rêveries nocturnes où je me projetais ailleurs, dans un ailleurs sans contours précis, mais infiniment prometteur. Les paysages défilaient sous mes yeux, anonymes et hypnotiques. Collines sombres, villages endormis, rivières serpentant sous la lumière pâle de la lune. Chaque station était une promesse, une possibilité d'évasion. J'aurais pu descendre à n'importe laquelle, emprunter une route au hasard et voir où elle me mènerait. Mais quelque chose me retenait. Était-ce la peur de l'inconnu ou, au contraire, le désir de prolonger encore ce moment suspendu, où tout restait possible ? Dans le compartiment, d'autres voyageurs dormaient, bercés par le roulis du train. Une femme assise en face de moi lisait à la lueur tamisée de sa lampe de chevet, plongée dans un roman dont je ne pouvais distinguer le titre. Un vieil homme, plus loin, somnolait, son chapeau enfoncé sur le front. Chacun semblait emporté dans un voyage qui lui appartenait en propre, invisible aux autres. Moi-même, j'étais là, sans être tout à fait là, à la frontière entre deux mondes, entre ce que je laissais derrière et ce qui m'attendait au bout du chemin. Je repensais à ceux qui m'avaient vu partir. Aux regards curieux, incrédules, parfois envieux. « Pourquoi pars-tu ? » m'avait demandé un ami, comme si la réponse pouvait se contenir en quelques mots. J'aurais pu lui parler de cette sensation d'étouffement, de cette urgence de voir ailleurs, de sentir d'autres parfums, d'entendre d'autres langues. J'aurais pu lui dire que certaines âmes sont faites pour le mouvement, qu'elles se fanent si elles restent trop longtemps enracinées. Mais je n'avais rien répondu, me contentant de sourire avant de tourner les talons. Le train ralentit à l'approche d'une gare. J'observai les passagers qui montaient et descendaient, silhouettes furtives dans la lumière artificielle des quais. Peut-être qu'eux aussi fuyaient quelque chose. Ou peut-être couraient-ils après un rêve, un amour, une promesse lointaine. Quoi qu'il en soit, ils étaient en mouvement. Et le mouvement, plus que la destination, était peut-être ce qui définissait réellement le voyage.

La locomotive reprit sa course, s'engouffrant à nouveau dans la nuit. Je sentis alors une étrange sérénité m'envahir. Pour la première fois depuis longtemps, je n'éprouvais ni regrets ni craintes. Il n'y avait plus ni hier ni demain, seulement cet instant où je me trouvais, lancé sur des rails qui semblaient sans fin. Peu importait où ce train me mènerait. L'essentiel était ailleurs, dans cette sensation nouvelle d'être enfin en accord avec moi-même.

Et si le voyage ne commençait jamais vraiment à un instant précis ? Et s'il était une succession infinie de départs et de recommencements, un fil ininterrompu qui se tisse à mesure que nous avançons ? Une chose était sûre : j'étais en route. Et c'était tout ce qui comptait.



Rendez-vous !

Ella Grizard El Khoury

Dans le RER C qui roule pour me déposer Porte de Clichy une idée vient s'imposer. Killian a attendu le mois de mars avec une appréhension sourde, un arrière-goût de futur décisif, et moi aussi. Le premier tour du conservatoire national d'art dramatique le 6 mars, le rendez-vous avec le tribunal de Paris le 12 mars. Dans deux jours on saura qui accède au second tour, dans une heure ce qu'il adviendra de mon amoureux. Comme à l'approche des Grands Boulevards mon ventre s'anime. Et le sien ? Vide depuis combien de temps ? J'ai des vêtements propres, une odeur de lessive, de savon et de parfum Hermès. Il a une veste Quechua de meuf, un survêt déchiré et poussiéreux, une petite bouteille de parfum au fond de sa poche gauche. Bois d'argent. "attends un peu avant de le sentir ça pue la vodka il vient de Clicli". J'ai piétiné sur le parvis du tribunal pendant 26 minutes. Assortis ma bouche à ma veste Adidas. Regardé les avocats qui sont moins classes que dans les films. Appelé ma mère. M'a parlé du coronavirus.

On se retrouve quelques minutes avant 9h sur le grand parvis gris. Il était beau. C'est fou ce qu'il était beau. J'ai sauté à son cou et les policiers devaient déjà être en train de se préparer à me le prendre. J'ai juste le temps de poser mes mains sur son visage, on a juste le temps de jouer quelques instants avec nos yeux, et trois civils nous encerclent. J'ai vu la carte de police du keuf cinquantenaire grisé par la clope, le gros qui lui attrapait les poignets et un autre à ma gauche. Est-ce à ce moment que mon voyage a commencé ?

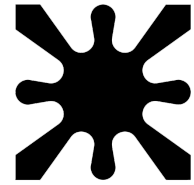
J'ai fait quelques pas en arrière les doigts emmêlés dans mes cheveux, ils me l'enlèvent en 17 secondes. C'était pas ce qui était prévu on avait rendez-vous, il devait juste signer des documents. Ils vont où, pour faire quoi, pendant combien de temps ?

Killian a blanchi d'un coup quand il a compris qu'il était "en état d'arrestation". C'était peut-être ça le plus violent. Il a rien compris.

Je sais pas comment je les ai rattrapés mais ils se sont tous retournés. Il est long le parvis du tribunal quand tu regardes ton amoureux menotté, s'en aller, entravé. J'ai déchiré un bout de la feuille qui dépassait de mon sac, mais il était déjà plus parmi nous. J'ai gribouillé des chiffres les uns à la suite des autres. Et j'ai rajouté "jtm" avec un cœur. J'ai plié le papier en deux, Killian a laissé le gros flic mettre le papier dans la poche de son survêt. J'ai caressé sa joue avant de l'embrasser, je t'aime je te laisserai pas tomber. Je sais pas si il m'a entendu. Il a pas répondu. Appelle ma mère.

C'est ce que j'ai fait une demi-heure plus tard. Recroquevillée dans une chaise d'un café Porte de Clichy. Dire que je me souviens de la conversation serait mentir, je me souviens d'une femme calme, peut-être un peu absente, je me souviens surtout que j'ai pas eu l'air de l'étonner. Pas eu l'air de troubler son trajet en bus. Tant mieux.

48h plus tard, je ne trouve pas mon nom sur la liste des admis au second tour du conservatoire.



Le naufrage d'Alabouf

Thomas Husar-Blanc

ALABOUF - Où suis-je ? (*silence, Alabouf tâte ses poches*) Où est mon portable ? (*elle se lève et cherche son téléphone*) Ah ben c'est bien ma veine ça ! Forcément, pile quand j'en ai besoin je perds mon téléphone. Ou peut-être l'ai-je perdu à l'aéroport... Est-ce à ce moment que mon voyage a commencé ? Ou en prenant le taxi en bas de chez moi ? Tombé d'une poche malencontreusement ? Comment j'appelle la MAIF moi ? *Damn* je vais quand même pas leur envoyer un *mail*, la *lose*. En espérant qu'il y ait un cybercafé quelque part... Sinon je vais devoir... quoi ? Leur envoyer un courrier. La triple *lose*. Ah ben c'est super quoi, bravo Air France, c'est plus ce que c'était la classe affaire, même pas un plateau repas au réveil quoi. (*elle cherche autour d'elle*) J'ai faim, j'ai faim de ouf... J'ai la méga dalle... j'suis *hungry as phoque*... Allo? EuropAssistance ? Secourez-moi ! J'attends ! Cent-cinquante *dollars* par mois et je dois attendre les secours ? Vous vous foutez de la gueule du monde mes petits potes, vous avez pas idée de la note que je vais vous mettre sur Google ! Vous êtes pas prêts ! J'ai faim ! Pis j'ai soif aussi ! L'eau salée c'est pas ouf non ? (*réflexion*) Boh entre pas ouf et déshydratée ! (*Entre Parlpatro en catastrophe pour l'empêcher de boire de l'eau de mer.*) Ola ! T'es qui toi ? Tu m'attaques ? À moi ! À la garde ! À l'attentat ! Arrière démon ! Zadiste ! *Moudjahidine* vert ! Sale *wokiste* ! Non j'ai pas d'argent pour ton asso ! Non j'ai pas cinq minutes pour Assistanat Sans Frontière ! J'ai pas ton temps moi ! Je bosse ! J'suis constamment *busy* ! Tu sais quoi ? Calme-toi déjà ! Calme-toi, vraiment. Voilà, on souffle, on respire, on se détend, on se ca-le-me. Ins-pi-rex-pi-rins-pi-rex-pire ! Voilà ! La respiration contrôlée y a que ça de vrai comme dit mon maître yogi. Tu sais quoi ? Je te fais une offre ! Non me regarde pas comme ça... Me regarde pas comme ça. Je sais que t'as pas l'habitude qu'on t'adresse la parole, avec ton... avec ta... enfin tu pues quoi. Mais moi je vois au-delà, moi je vois l'être humain derrière la crasse. Moi je vois la personne pleine de bonne volonté, heureuse d'aider les autres, alors qu'elle devrait clairement commencer par s'aider elle-même, en prenant une douche par exemple. Tu es une belle personne Bernadette, je vois ça en toi, je vois ta beauté intérieure. Ne laisse pas les autres te dire que tu es une pouilleuse mal fringuée, *they don't know you*, le vrai *you*, *inside* le dedans. Mais moi je vois, je te vois telle que tu es, telle que tu *be*, tu *be or not* tu *be*. Alors je te fais une offre, une offre que tu ne peux pas refuser, je vais te mettre à l'agenda du *confcall* de 10h40. Oui Bernadette, on va trouver une solution ensemble à ton problème, on va faire un *partnership*, je te le garantis. *We okay ? We good ? Understand ? Comprendre Alliende ? Deutsche Qualität ? 'ayn hu almatar ?*

PARLPATRO, après un temps - Quoi ?

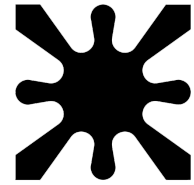
ALABOUF - Bon sang ! Elle parle ! Mais que ne t'es-tu exprimée plus avant ma petite ? Enfin ! Je n'aurais pas mobilisé ainsi la parole ! Ah tu me fais passer pour plus désagréable que je ne suis ! Je déteste les gens qui parlent sans arrêt sans laisser aux autres la possibilité de s'exprimer. Et qui, hypocrisie suprême !, se prétendent souvent les chantres de l'expression des faibles et les libérateurs de la parole populaire ! Ils sont les premiers pourtant à fustiger ceux qui s'expriment un tant soit peu, tandis que leur babillage remplit la pièce d'une sordide musique exaspérante, pleine de leurs mots, de leurs phrases, et de leur respiration intenable. (*Respiration intenable.*) Vois-tu -(longtemps j'ai hésité à parler en public)

PARLPATRO - Mais la ferme !

ALABOUF - Comment ? Outrage ! Complot ! C'est ma liberté qu'on assassine ! Où sont les défenseurs des droits de l'homme quand ce sont les occidentaux qu'on attaque ? À moi ! À la République ! À la patrie ! Voltaire au-secours ! C'est ton héritage qu'on piétine ! Ah la sordide révolution qui ne défend qu'elle-même ! Sans-culotte ! Pourri ! Pas de liberté pour les ennemis de la liberté ! Eh ben super ! Vivent les cachots et les oubliettes ! Qu'on me mette au fer si on veut tenir ma langue ! J'aime mieux mourir que vivre en silence ! Tu ferais bien d'en prendre de la graine, espèce de petite fasciste !

PARLPATRO - Excusez-moi ?

ALABOUF - Oui ? (*Parlpatro gifle Alabouf.*)



En retour

Philippe Lancastel

J'ai horreur des voyages... Mais, pour elle, j'avais fait une exception. Aurélie m'avait invité à passer quelques jours à Berlin. Je me moquais pas mal de Berlin : à ce moment-là, elle aurait pu vivre à Prague, Londres, Glasgow ou Varsovie, je l'aurais rejointe n'importe où. Pour elle. Pour le plaisir de l'entendre rire... pour son léger parfum d'amande... pour sentir, dans un rayon de soleil, son ombre effleurer la mienne... pour être son premier bonjour... et son dernier bonsoir...

C'était elle, mon voyage. Les distances ne comptaient plus, Aurélie était devenue mon point de départ et mon point d'arrivée. Dans le train qui me rapprochait d'elle, inquiet, je me demandais seulement : m'attend-elle comme je l'attends ? J'avais tellement hâte de parvenir à destination !

Mais, lorsqu'un soir, je lui ai dit : « Je t'aime », elle n'a pas aimé. Ce n'était pas une blague, et pourtant, elle a ri... Elle a ri, sans rigoler :

« C'est extravagant, Paul !

– Je... enfin, j'avais cru que...

– Il y a longtemps, oui... Mais, j'étais jeune, c'était mon moi superficiel qui... »
Mon moi profond n'entendit pas la suite. J'étais encore à Berlin, mais mon voyage s'arrêtait là. Terminus, l'amour descend !

« Je t'aime... » Aurélie est trilingue, j'aurais dû essayer l'allemand ou l'anglais : « I love you »,

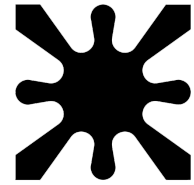
« Ich liebe dich », c'est doux, sucré, ça coule des lèvres, ça fond dans la bouche comme un sorbet, alors que « Je t'aime », la langue tape toujours un peu contre les dents. C'est si cru, si direct, un « Je t'aime ».

J'aurais, peut-être, dû aussi mieux soigner la mise en scène, mieux choisir mes décors. Berlin n'est pas une ville pour de jeunes amoureux, son charme est trop subtil. Là-bas, il y a trop de cicatrices et de fantômes, de lendemains de fêtes et de défaites ; cette ville, c'est une grande plaie encore ouverte le long d'un cœur décousu, pas un endroit où s'aiment les insoucients.

Une fois dans le train, je songeais que j'avais fait ce voyage pour me rapprocher d'Aurélie et qu'il m'avait finalement éloigné d'elle... À la fin de mon séjour, nous ne nous comprenions plus. Entre nous, un mur s'était dressé, un mur de gêne, de sentiments blessés, de reproches plus ou moins avoués, tout un amalgame d'impressions contraires. Ce mur finirait-il par tomber ? En attendant, chacun vivrait de son côté, il faudrait continuer, faire sans : sans nous, sans notre amitié, sans nos longues discussions joyeuses, et sans tous ces mots qui écoutent, conseillent ou consolent.

À la fenêtre, le paysage défilait à toute vitesse, les rails l'avalaien, le laissant loin derrière. Est-ce que, comme ce paysage, une part de qui j'étais resterait désormais derrière moi ? Au fil des gares, je sentais confusément qu'à mesure que le train avançait, certaines choses se perdaient en chemin. Une semaine à Berlin m'en avait appris plus que des mois à Paris. En changeant de lieu, j'avais changé d'idée, m'étais dépouillé de quelques illusions, comme ces animaux qui muent et abandonnent sur place leur ancienne peau. C'était donc ça voyager : partir vers l'Autre pour mieux aller vers soi.

Arrivé Gare de l'Est, malgré une nuit courte, j'étais étonnement serein, détendu. Le retour avait été moins long et moins pénible que je l'avais imaginé. En posant le pied sur le quai, j'éprouvai même un grand soulagement, sûr d'avoir fait ce que je devais vis-à-vis d'Aurélie. Il me sembla alors que tout cela ne m'appartenait plus et qu'à présent, pour moi, une nouvelle histoire s'écrivait... Est-ce à ce moment que mon voyage a commencé ?



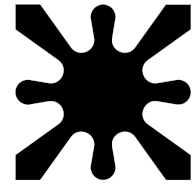
Voyage à Cayenne

Céline Lemonnier

- « Qu'une nomination au Molière de l'humour suffise pour voir un aéroport porter son nom, c'est la classe ! Quelle célébrité ce Fabrice Éboué ! »

A ces mots innocemment lancés alors que nous faisons la queue pour prendre place dans le Boeing 747 à destination de Cayenne, ma mère répondit par son rire cristallin, chaud et réconfortant. Contrairement à mon père qui, lui, se retourna pour me lancer, à travers ses demi-lunes faussement en équilibre sur l'arête de son nez brusqué, un regard froid. Le léger mouvement de balancier qui anima sa tête des mauvais jours me fit comprendre que je venais de sortir une grosse bêtise. En représailles de ma méprise, une fois « sardinés » à nos places 34 A, 34 B et 34 C, j'eus droit de sa part à une leçon d'histoire rébarbative sur F-E-L-I-X Éboué. Passée cette leçon inaugurale et introductive à la partie culturelle que mon père ne manquerait pas d'apporter à ce voyage familial, je pus - enfin - sombrer dans une bulle de glandouille bien méritée. Réveillée par les soubresauts d'un atterrissage venteux, je savourai la chaleur caressante du tarmac de l'aéroport Félix Éboué. Dans le hall d'arrivée, ce fut un tout autre air qui nous accueillit : polaire, en raison non seulement d'une climatisation mal réglée mais surtout du temps anormalement long que mettait à arriver notre vieille Delssey rouge sur le tapis des bagages. À mesure que le nombre des passagers de notre vol diminuait, la tessiture de nos voix montait dans les aigus, masquant mal nos inquiétudes : notre valise n'était pas là. Mes yeux restaient baissés de honte tandis que mes parents se livraient à une joute oratoire incandescente, ma mère reprochant à mon père d'avoir omis d'étiqueter la valise, mon père lui reprochant de ne pas savoir voyager léger, avec seulement des valises cabine.

Le trajet aéroport/hôtel fut sombre, voire flou, mes larmes faisant office de filtre. Une fois nos chambres respectives attribuées, ma mère ne tarda pas à venir me rendre visite avec ses achats de première nécessité (maillot, crème solaire, tee-shirt, short et tongs) censés rendre à nos vacances un semblant de légèreté. Tandis qu'elle affrontait, stoïque, mon désarroi, les vibrations de son téléphone interrompirent ma litanie. Elle décrocha et son visage se détendit. Mon père nous annonçait que la valise venait d'être livrée et qu'il nous attendait à la réception. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur l'immense lustre sirupeux du hall sous lequel, droit comme un I, nous attendait le gérant de l'hôtel, Monsieur Momba, au visage professionnel. Ses jambes musclées et élancées, proportionnelles à la démesure des lieux, masquaient mal notre fidèle Delssey qu'il nous dévoila en faisant théâtralement un pas de côté, comme un Monsieur loyal le ferait pour laisser place au clou du spectacle. Tandis que mon père proposait de la monter en chambre, ma mère lui donnait rv au bar pour fêter nos affaires retrouvées. Ce n'est qu'après deux mojitos et deux caïpirinhas langoureusement savourés que l'absence de mon père finit par nous interroger. Abandonnant à regret une 3ème tournée, car il nous fallait bien nous lever dignement, nous décidâmes d'aller le retrouver. Alors que le plus grand calme régnait dans le couloir moelleusement moquetté du 7ème étage, un son rauque nous guida jusqu'à sa chambre : prostré sur son lit king size, la tête entre les mains, ses demi-lunes dégoulinant de sa main droite, mon père avait les yeux aussi rouges et cabossés que notre bonne vieille valise qui, ouverte à ses côtés, gisait vide de nos affaires mais pleine de cocaïne... Est-ce à ce moment que mon voyage a commencé ? Je crois bien que oui.



Edelweiss

Théo Perrache

Le jour où maman m'a appris à faire les lacets de mes chaussures de marche :
« Est-ce à ce moment que mon voyage a commencé ? »

Maman marche toujours aussi vite
Je ne regarde pas devant
Je baisse la tête pour me concentrer
Mon pied droit dans son pas
Mon souffle gauche dans les feuilles mortes
On cause
Pour oublier le feu dans les cuisses
Pour nous apprendre à nous dépasser
On cause
On refait l'histoire en marchant
On rebat les sentiers
On redéfinit les frontières
On redessine les cartes et les géographies du passé
On dissèque les fantômes
C'était sur quel continent de ton cœur que Papa a puisé les ressources ?
C'était dans quelle forêt de ton espoir qu'il a foutu le feu ?

Les randonnées en montagne dans les pas de ma mère sont les plus profonds voyages que j'ai fait.

Des voyages vers la justice

Au rythme des vapeurs essoufflées dans l'automne froid de la ballade
Les mots sortent de nos bouches
Et se voient
Et se touchent
Et se réparent
Et se réchauffent

Au fil de nos voyages à deux
On a fini par l'oublier, le feu dans les cuisses
On l'a dompté, le feu
Et le chemin avec
On a piétiné les remords et les fantômes
On a musclé nos chaussures de marche
Et des Edelweiss ont poussé dessous

Ma mère, j'ai gravi des montagnes dans ses pas
Ma mère, j'ai dansé des slows sur ses pieds

Dans ses pas. Sur ses pieds. J'ai marché. J'ai dansé.